

The Yellow Wallpaper

3^{ème} partie de la trilogie FRAMES



Photo : Stéphane Millet

Sommaire

La trilogie FRAMES	p.3
The yellow wallpaper – Synopsis	p.4
Clés de lecture/ Principes d'adaptation	p.5
Enjeux	p.6
Note d'intention	p.7
Extrait du texte	p.8
Équipe – crédits, Information pratique	p.9
BIO – Z.Kakalíková, G.Froidevaux	p.10
Contact	p.11

La trilogie

Il y a huit ans, Zuzana Kakalíková a commencé à réfléchir et à questionner l'enfermement des femmes dans les conditions imposées par la société. Cette recherche s'est approfondie et a été nourrie par le désir de comprendre les enjeux liés aux droits des femmes sur leur propre corps, au sentiment d'enfermement et au besoin de sortir des cadres qui leur ont été attribués.

Le chemin parcouru a été accompagné d'envie de partager ce matériel avec un public et d'ouvrir auprès de ce dernier un espace de réflexion en suscitant en lui des questionnements.

La trilogie réunit histoires de femmes, histoires personnelles, récits d'artistes, esthétiques et disciplines artistiques diverses pour rendre visible la complexité de la thématique. Elle se décline en trois formats distincts :

— Performance, photo, mouvement, solo : *Am I in the picture ?* – créé en 2020, dialogue avec l'esthétique de Francesca Woodman



Photo : Laetitia Gessler

— Court-métrage d'animation en stop-motion, photo, mouvement : *Seven cloudy days*



Photo : Stéphane Millet – Image à l'écran : Manuele Geromini

— Théâtre et mouvement, adaptation d'un roman, solo : *The yellow wallpaper*

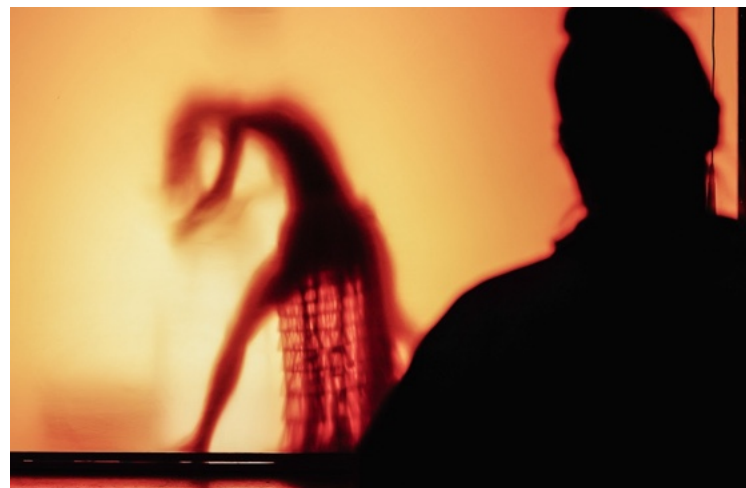


Photo : Stéphane Millet

The Yellow Wallpaper - Synopsis

En 1892, aux États-Unis, une jeune femme, Charlotte, se retrouve pour quelques semaines dans un vieux manoir afin de suivre une cure de repos total, prescrite pour traiter ce que l'on considère alors comme « une simple dépression nerveuse ou une légère tendance hystérique ».

La cure, courante à l'époque, consiste à cesser toute activité intellectuelle, créative ou récréative. Pas de lecture, ni de peinture, écriture ou musique. Seulement du repos, une alimentation riche et un peu d'alcool.

La chambre où l'on a placé Charlotte, malgré ses protestations, est recouverte d'un papier peint jaune dont le motif la perturbe profondément.

Privée de toute autre stimulation, elle se retrouve à observer sans relâche ce papier peint. L'obsession naît, grandit... la menant vers une forme de folie émancipatrice et une rencontre de soi dans un geste révolté.



Clés de lecture

Charlotte voit, derrière le papier peint, une silhouette prisonnière qui cherche à s'échapper. C'est une femme.

Outre l'aspect hallucinatoire de ces visions — qui, au premier degré, suggèrent une forme de folie —, cette silhouette symbolise une partie opprimée de sa personnalité. Cette femme du XIX^e siècle n'est pas entendue, sa parole est décrédibilisée, ses plaintes minimisées par un corps médical exclusivement masculin.

À travers ses visions, c'est tout ce qu'elle est, sans pouvoir le dire ni le vivre, qui cherche à s'exprimer et à exister.

En libérant cet *alter ego* (elle déchire tout le papier peint), Charlotte donne corps à sa révolte, à sa volonté d'exister. C'est une émancipation dans la folie — ou peut-être une lucidité qu'on ne veut pas entendre.

Adaptation

La nouvelle de Charlotte Perkins Gilman est écrite sous la forme d'un faux journal intime et clandestin, à la chronologie décousue, dans un style intime et troublant, presque halluciné. Derrière l'apparente simplicité du récit se dessine une critique radicale de la condition féminine et du traitement de la santé mentale à la fin du XIX^e siècle. Et, plus largement, une réflexion sur les formes d'aliénation.

Notre adaptation prend la forme d'un monologue en treize tableaux, qui épouse la progression mentale et émotionnelle de Charlotte. Nous nous appuyons sur la densité et le foisonnement des descriptions du papier peint dans le texte original et leur insistance presque étouffante, qui donne corps à l'obsession. De cette matière langagière, naît une parole singulière, tantôt lucide, tantôt vacillante, mais toujours résistante.

Enjeux

Le geste de Charlotte, se laissant aller à corps perdu dans « la folie », évoque l'impasse, l'impossibilité d'exister par d'autres moyens. Seul ce comportement extrême lui permet de sortir du cadre qui lui est imposé.

Cette attitude peut alors être perçue comme le symptôme d'un mal social, plus que médical.

La compréhension de la psyché humaine a évolué depuis la fin du XIX^e siècle. Nous avons, semble-t-il, compris que la séparation homme-femme, telle qu'envisagée alors, est sans intérêt tant du point de vue médical que social.

Cependant, certains schémas, certains mécanismes et réflexes médicaux demeurent et l'imaginaire collectif reste imprégné des représentations de cette époque, de ce qu'on appelait l'hystérie, systématiquement associée aux femmes.

Cela se ressent dans le langage courant mais aussi dans certains diagnostics et prises en charge contemporains, encore trop souvent chargés d'*a priori* aux conséquences parfois délétères.

Raconter cette histoire participe à un travail de mémoire.

Photo : Stéphane Millet



Note d'intention

Partant de l'idée que la silhouette derrière le motif du papier peint est la part opprimée de Charlotte, nous jouons sur une double lecture de l'action.

Le dispositif scénique, un cube aux parois transparentes, symbolise l'enfermement autant que le point de bascule. Grâce à un jeu de transparence dessiné par la lumière et les distances, ce cube devient tantôt la chambre, tantôt le papier peint. On est à la fois dedans et dehors. Charlotte s'y dédouble : elle est la femme « en traitement » et celle qui tente d'émerger du papier peint, figure fantomatique et floue.

La parole, fragmentée entre voix off et adresse directe, met en perspective cette incertitude entre réalité et vision.

L'action au plateau commence de manière réaliste, puis évolue vers une expression plus stylisée, se rapprochant du registre fantastique de la nouvelle.

Un écriture corporelle inspirée des représentations historiques de « l'hystérie » (notamment celles observées à La Pitié-Salpêtrière) et de leur réappropriation dans la danse contemporaine accompagne la montée de l'obsession, la perte de repères, mais aussi la libération finale.

Cette adaptation explore l'ambiguïté entre isolement et introspection, folie et résistance. En rejouant l'histoire de Charlotte, nous cherchons à faire résonner les échos contemporains de cette répression des corps, des voix et des subjectivités, tout en célébrant un geste de révolte : celui qui déchire le papier peint, et avec lui, les murs de l'assignation.



Photo : Stéphane Millet

Extrait du texte :

« Je n'ai jamais vu un papier plus laid de ma vie.

C'est un de ces motifs tape-à-l'œil et vulgaire.

Assez terne pour laisser l'œil s'y égarer à vouloir le suivre.

Assez appuyé pour continuellement exaspérer le regard et le forcer au décryptage de son dessin.

Quand vous tentez d'en suivre les arabesques incertaines, elles vous déçoivent soudain, elles virent à angles aigus et se suicident, s'exterminent en d'indicibles désordres.

À intervalle régulier, le motif du papier peint pend comme une tête coupée qui me fixe de ses yeux exorbités et immobiles. Avec une obstination impertinente.

En haut, en bas, sur les côtés, les têtes rampent et toujours ces yeux absurdes et fixes.

Je n'ai jamais vu tant d'expression dans une chose inanimée.»

....

« Je pleure.

Je suis souvent seule en ce moment.

Je fais quelques pas.

Mais le plus souvent, je reste allongée.

Aimer cette chambre malgré le papier peint. À cause du papier peint.

Il tourne dans ma tête comme un vertige !

Je reste là et je suis des yeux le dessin, heure après heure. C'est un bon exercice. Je commence en bas dans le coin encore intact, et je décide pour la millième fois que je vais suivre ce motif insensé jusqu'à en venir à bout.

Mais cette chose-là ne suit aucune logique, aucune loi de circularité, d'alternance, de répétition ou de symétrie, ça se répète seulement sur chaque lé.

Les courbes boursouflées et les fioritures - d'un « baroque pervers » atteint de délirium tremens - se tordent en colonnes insolentes.

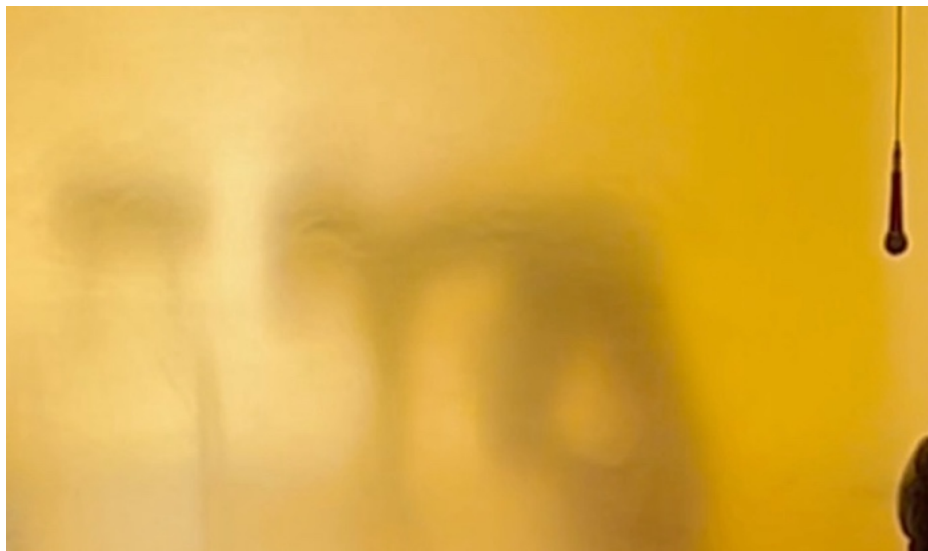
Ailleurs, elles se rejoignent en diagonale, leurs contours informes se dispersent en larges ondes obliques, magma d'algues pourrissantes en dérive.

Et je m'épuise à tenter de saisir une constante dans cette extraordinaire confusion.

Je dois dormir.

Je ne veux pas.

Je ne peux pas. »



ÉQUIPES – CRÉDITS

Adaptation, chorégraphie et mise en scène : Zuzana Kakalíková et Guillaumarc Froidevaux

Interprétation : Zuzana Kakalíková

Assistant mise en scène : Gaëtan Aubry

Conception scénographie : Neda Loncarevic

Composition musicale : en cours

Costume : Tony Teixeira

Vidéo : Manuele Geromini

Montage : Simona Paggi

Création lumière : en cours

Production/ Administration : Compagnie TDU et Minuit Pile

Co-production : en cours

Soutiens

Ville de Lausanne et État de Vaud (Bourse de compagnonnage théâtral)

Autres en cours

Structures associées - lieux de résidences artistiques confirmés

Dansomètre, espace Amaretto

Quelques informations pratiques :

Solo, techniquement léger

Possibilité de présenter la trilogie FRAMES dans son intégralité le même jour.

Résidences : Dansomètre Vevey 27 janvier - 1 février 2025, Espace Amaretto Lausanne 24-28 mars 2025

Date de première envisagée : saison 2025/26

BIO

Zuzana Kakalíková

Comédienne, performeuse et metteuse en scène, explore la relation entre le corps et l'image. Cofondatrice de la Compagnie TDU en 2008, elle crée des œuvres telles que « OKO », « *Awkward happiness* », « *Brefs entretiens avec des hommes hideux* » (en appartement), « *Am I in the picture ?* » et « *Lilola* ». De 2010 à 2015 elle est artiste associé à l'Institut Grotowski en Pologne. Elle collabore avec des artistes renommés comme Romeo Castellucci et Chiara Guidi et les compagnies comme Eddie van Tsui, Synergie, Opus 89, Alma Venus et Prototype Status. De 2020 à 2022, elle suit un CAS en Dramaturgie et Performance du Texte, tout en enseignant au Teintureries à Lausanne. Son travail créatif fait largement appel à l'auto-mise en scène/chorégraphie et à des thèmes liés aux corps, à la condition humaine et en particulier celle des femmes.

Guillaumarc Froidevaux

Guillaumarc Froidevaux est d'abord formé à la Scuola Teatro Dimitri, puis titulaire d'un Master en mise en scène de la Manufacture. Il a longtemps travaillé au sein du Studio Matejka à l'Institut Grotowski, y développant des techniques de mouvement pour acteur.ice.s et danseur.euse.s. Depuis 2008, il crée et interprète des spectacles de théâtre physique à l'international et plus récemment en Suisse Romande. On se souvient notamment de « *Brefs entretiens avec des hommes hideux* » à Vidy en 2019, de « *Sans alcool* » à la Bâtie en 2021 ou encore de « *LILOLA* » au Petit Théâtre en 2022. Il s'intéresse à l'intime, la fragilité, le trouble, et mets en scène des personnages en recherche de sens, souvent conscients de leur condition et de leur ignorance d'un monde qui les dépasse. Guillaumarc Froidevaux est lauréat de la « Bourse pour le talent et la créativité 2015 » et de la « Bourse de compagnonnage théâtral 2023-2025 ».

CONTACT

Zuzana Kakalíková +41 76 690 00 94

Guillaumarc Froidevaux + 41 76 533 45 88

z.kakalikova@gmail.com / guillaumarc@gmail.com